

que s'il ne vient pas la rejoindre bientôt, elle fera une demande de divorce et réclamera ses droits sur leur propriété.

Il y a, à la suite de cet incident, des pages admirables où l'auteur de la "Campagne Canadienne" fait parler tour à tour le père Barré et sa femme, la douce Marie, qui discutent le problème en face duquel se trouve leur fils François. Le père Barré, un vieux Canadien de la vieille école, qui aime son pays, ses compatriotes, ses biens et tout ce qui fait l'attrait des foyers canadiens, engage le Dr François à s'établir aux Trois-Rivières, à rester au milieu des siens et à laisser son orgueilleuse et opiniâtre Américaine continuer sa vie avec son fils Harold, dans le milieu qui l'a vu naître : c'est la femme qui doit suivre l'homme et non l'homme la femme.

Cependant, la vieille Marie, qui est la bonté même, et qui surtout comprend toute la responsabilité d'un mariage chrétien pour les contractants, refoule au fond de son cœur les sentiments maternels qui lui suggèrent mille paroles pour retenir son fils au pays, et dit à François qu'il fait mieux de retourner vers sa femme, parce qu'on ne doit pas vivre séparé l'un de l'autre, quand on est marié et que, de plus, les parents se doivent à l'avenir de leurs deux enfants.

C'est dans cette conversation que l'on admire le plus l'habileté de l'auteur, car on sent que c'est là où il s'est le mieux appliqué à faire vibrer la corde patriotique, sans oublier, toutefois, que le devoir doit passer avant tout.

Le Dr François Barré suit les conseils de sa mère et il quitte bientôt la Pointe-du-Lac, la mort dans l'âme, pour aller rejoindre Fanny Brown, là-bas, à Superior, à l'extrémité occidentale du Lac Supérieur.

"Et comme le train en marche traversait les grasses prairies de Louiseville", le jour où le Dr Frank Barry et sa fille Gladys retournèrent aux Etats-Unis, "et qu'on entendait à chaque station monter les belles syllabes françaises et l'on voyait pénétrer dans le wagon de larges figures honnêtes et des yeux pleins de candeur, et comme ces villageois et ces cultivateurs les regardaient avec admiration, peut-être avec envie, lui et la belle jeune fille qui l'accompagnait, François se prit à formuler ce vœu où se mêlait presque une prière : "Braves gens du Canada français, hommes et femmes de chez nous, garçons robustes et chastes jeunes filles, vous qui me voyez passer et qui me croyez heureux, puissiez-vous apprécier pleinement votre propre bonheur, puissiez-vous estimer justement votre propre mérite, puissiez-vous rester toujours ce que vous êtes, glorieux héritiers, futurs cultivateurs de tout ce que la France déposa jadis de plus noble et de plus sain sur la terre d'Amérique! Ne nous enviez pas, ne nous imitez pas; restez chez vous, restez vous-mêmes, où vous êtes; gardez la tradition du temps passé, pour que vos fils ressemblent à vos pères et qu'en revenant parmi eux, nous nous sentions toujours chez nous".

La plus belle leçon qui se dégage de tout le volume du Père Dugré, c'est une leçon d'amour envers la terre canadienne. Ce n'est pas, cette "Campagne Canadienne", un roman d'amour, mais plutôt un roman de la terre. Depuis cent ans, nous avons vu le petit peuple canadien, espèce de poucet, à côté du géant américain, regarder celui-ci avec un œil d'envie et se diriger vers ses villes avec une ardeur telle que nous sommes aujourd'hui, croyons-nous, aussi nombreux aux Etats-Unis qu'au Canada même, sans profit pour la race, puisque là-bas, nos compatriotes sont perdus à tout jamais pour nous, comme ils sont aussi noyés dans cet océan d'éléments hétérogènes.

L'attraction américaine nous est fatale depuis un siècle, et tout travail, tout écrit, toute législation et toute préoccupation en haut lieu qui auraient pour effet d'empêcher ou d'atténuer cet exode qui nous ruine, qui nous anémie, qui nous saigne aux quatre membres, devraient être considérés comme une bonne action, une action patriotique, aussi bien qu'une action de saine économie politique.

Depuis 25 ans, il s'est produit un mouvement nouveau au

milieu de nos populations, et nous avons vu surgir quelques hommes qui ont prêché avec ardeur, avec talent et avec ténacité, la croisade sainte de l'attachement au sol, du développement de nos industries nationales, et de la confiance en nous-mêmes.

Des essaims de jeunes gens se sont groupés autour de guides instruits et patriotes et ont étudié les mille et une questions qui se rapportent à notre avenir.

D'autre part, des laïques et des religieux se sont évertués à creuser nos problèmes, et par la plume et par la parole, ils ont prêché à nos compatriotes un régionalisme et un nationalisme de bon aloi, qui ont eu pour effet de ramener dans le bon chemin bien des esprits qui s'en étaient éloignés, et de préparer pour les tâches de demain tout un bataillon de cœurs vaillants et d'esprits lucides.

Nul ne s'est plus distingué, dans cet apostolat, que le Père Dugré, lui-même, auteur de la "Campagne Canadienne", et le roman auquel il vient de donner le jour contient l'une des nombreuses thèses qu'il a soutenues de son verbe ou de sa plume depuis quelques années. Mais toutes ses thèses convergent vers le même résultat : la formation intégrale du peuple canadien-français, conformément à ses traditions, pour qu'il reste lui-même, malgré les attirances anglaises et américaines.

Souhaitons que ce livre ait une grande circulation et que les jeunes surtout s'en imprègnent, afin de ne pas être obligés, plus tard, de faire comme ce pauvre Dr Frank Barry, qui, après avoir tourné le dos à son pays natal, renié son nom, épousé une tête de linotte doublée d'une incroyante, fut enfin forcé de marcher à sa remorque, c'est-à-dire à la remorque de Fanny Brown, comme un petit chien en laisse, tel qu'il nous arrive à peu près toujours lorsque nous attachons notre char à un train anglais ou américain.

Souhaitons encore que ceux qui sont chargés, chez nous, de notre développement économique, sauront trouver une solution favorable à nos problèmes les plus angoissants, afin que la terre de Québec, avec ses richesses innombrables, puisse retenir chez elle ses fils et ses filles, au lieu de les laisser échapper pour aller là-bas, de l'autre côté de la 45^e ligne, s'effiler au profit des matérialistes yankees. A quoi bon élever de grosses familles, si nous allons les sacrifier ensuite sur l'autel de l'ogre américain?

Souhaitons, enfin, que nos commissions scolaires n'oublient pas, en faisant provision de livres de récompense pour les élèves, d'inscrire sur leurs listes la "Campagne Canadienne" du Père Dugré, pour que les idées de celui-ci se propagent de plus en plus et que l'on sente la jeunesse de demain mieux instruite de ses devoirs, plus consciente de sa force et mieux outillée par l'esprit et par le cœur, pour entreprendre les tâches nécessaires, les tâches, je dirais rédemptrices, qui assureront à notre peuple la priorité comme élément fort, vigoureux, fier de lui et franchement patriotique, au milieu de la mosaïque composée par les différents groupes ethniques qui se partagent le Canada.

G.-E. MARQUIS.

L'ESPRIT DE MARC JACOB

On naît avec un chef-d'œuvre en soi, on le manque pour l'avoir voulu.....

Gens de lettres, simplifiez-vous, ne pensez pas au peuple. Le peuple pensera peut-être alors à vous.....

Tu t'ennuies? c'est que tu as quelque chose à dire.....

Je rêvais de créer la vie de la terre dans l'atmosphère du ciel.....